

MÉLANGES

JOSEPH DE GHELLINCK, S. J.

EXTRAIT

Recherche des sources et Tradition littéraire
chez les écrivains latins du moyen âge

par

Maurice HÉLIN

Bibliothécaire et Chargé de cours à l'Université de Liège.

ÉDITIONS J. DUCULOT, S. A.
GEMBLoux

1951

Recherche des sources et Tradition littéraire chez les écrivains latins du moyen âge

par

MAURICE HÉLIN

Bibliothécaire et Chargé de cours à l'Université de Liège.

Pendant un bon siècle, la recherche des sources fut la « tarte à la crème » de la philologie. On ne compte plus les thèses dont le titre pourrait se ramener à la formule : « *Quibus fontibus N. in componendo poemate quod intitulatur P. usus sit, disseruit X.* » Avec sa finesse doublée de bon sens, un Léon Parmentier s'était rendu compte des méfaits de ce qu'il appelait la « pégomanie », et la définition qu'il en donnait : « recherche de la source possible d'une source hypothétique d'une source perdue » nous mettait en garde à jamais contre cette déviation de la science. Peut-être les apprentis philologues de l'Université de Liège auraient-ils prêté une attention plus immédiate à la boutade de leur maître s'ils avaient su qu'elle faisait écho, à sa manière, aux critiques plus éloqu岸tes, sans doute (et d'autant plus passionnées qu'elles visaient Monsieur Lanson en personne, et non pas seulement la méthode lansonienne), mais motivées par une identique réaction du bon sens paysan, qu'avaient pu lire, quelques années auparavant, les abonnés des *Cahiers de la Quinzaine*. Mais Péguy n'aurait pas été le prophète Péguy s'il avait été écouté et suivi de son vivant... Ce n'est que quinze ou vingt ans plus tard que l'on s'aperçut qu'en cela aussi, il avait été un précurseur. Associons-lui, en bonne justice, le grand helléniste de Liège.

Dépossédée des droits qu'elle s'était arrogée, en matière d'explication de textes notamment, et ramenée à ses limites, l'histoire

littéraire, sous peine de se renier et de faillir à sa mission (car histoire dit « récit des faits *considérés dans leur enchaînement* »), ne peut cependant renoncer à la recherche des sources.

Dans quelle mesure devra-t-elle la pratiquer, et avec quelles chances de succès, c'est ce que nous voudrions développer, avec quelques exemples à l'appui, dans ces pages dédiées à l'auteur de ces magistrales synthèses d'histoire littéraire que sont *Littérature latine au moyen âge* et *l'Essor de la Littérature latine au XII^e siècle*¹. Le P. de Ghellinck, hélas ! n'est plus là pour apporter à ces vues les correctifs inspirés par sa pratique de la méthode et par une immense lecture, dans le domaine précisément où nous voudrions faire porter notre enquête.

Prolongement des littératures latines classique et chrétienne, formée à leur école et ambitionnant d'en continuer la tradition, la littérature latine médiévale se présente tout naturellement comme un terrain particulièrement idoine à la recherche des sources. Du fait que l'entière, ou peu s'en faut, de sa production est antérieure à l'apparition de l'imprimerie, on ne risque pas de s'égarer dans l'inextricable lacis des voies ouvertes par la nouvelle invention à la communication du verbe et de la pensée. En revanche, une masse déjà considérable de textes publiés, relativement peu explorée encore, et offrant encore de grandes possibilités de découvertes, d'autant plus qu'elle est doublée d'une ample réserve d'inédits, rend vaines les hypothèses hasardeuses ou fondées sur de simples indices auxquelles nous contraignent les lacunes considérables — et, sauf hasard heureux, probablement définitives — que présente aujourd'hui la bibliothèque des écrivains de l'Antiquité.

Les éditeurs s'appliquèrent donc à relever, dans les textes médiévaux, les emprunts faits soit à la Bible, soit aux auteurs anciens (nous ne considérons ici que les emprunts littéraires). Pour se conformer aux traditions instaurées par les humanistes et les philologues classiques ? ou parce que ces réminiscences, chez des écrivains taxés d'inculture et de barbarie, étaient considérées comme exceptionnelles et, partant, dignes de remarque ? Pour être devenu banal à nos yeux — n'oublions pas cependant

1. Cfr nos comptes rendus, dans *La Terre wallonne*, t. XLI, 1940, pp. 363-64 ; dans la *Revue belge de Philologie et d'Histoire*, t. XXVI, 1948, pp. 589-593 ; dans la *Chronique bibliographique de l'Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin Du Cange)*, t. XIX, 1948, pp. 431-433.

que c'est grâce au labeur de combien de patients annotateurs que l'on s'est rendu à l'évidence — le fait n'en reste pas moins digne d'intérêt : pour le parti que la recherche trouvera éventuellement à en tirer, tout d'abord. Un exemple nous en était donné tout naguère encore dans l'article consacré par le R. P. Coens, à *Une fiction d'origine rhénane : S. Suibert, évêque-martyr de Bethléem*². Il s'agit d'un « morceau de caractère factice », curieux par l'accumulation des « clichés hagiographiques », « l'énormité des anachronismes », et le « choix extravagant des noms propres ». La banalité et l'inconsistance des données s'allient ici pour vouer à l'échec toute tentative d'éclairer la genèse de cette histoire qui n'offre aucune prise au chercheur. Si, pourtant : « l'auteur... disposait d'un certain bagage littéraire. » Une comparaison tirée du *bivium litterae pythagoricae*, qui s'ouvre devant l'adolescent à son entrée dans la vie, a rappelé au R. P. Coens un passage analogue de la Vie de saint Cunibert de Cologne, tandis que quelques expressions de Salluste, « vestiges fugitifs » et « qu'il n'y aurait pas grand intérêt à relever », orientent l'hagiographe vers l'abbaye bénédictine de Brauweiler, et achèvent de situer dans la région rhénane une fiction bien propre à décourager tout autre que le savant bollandiste.

On aura remarqué que, dans le cas présent, la recherche des sources *littéraires* n'offre encore qu'un intérêt *historique*, et extrinsèque en quelque sorte à l'œuvre considérée.

Pour puiser encore nos exemples dans des publications récentes, l'article du P. Delhaye³ nous montre la recherche des sources sous un nouvel aspect. A la vérité, il ne s'agit plus, ici, de découvrir les sources d'Aelred et de Pierre de Blois : ils n'en ont point fait mystère, et ils revendiquent clairement la dette qu'ils ont contractée envers Cicéron. Là où Pierre de Blois cherche à donner le change, c'est lorsqu'il démarque son contemporain ; et alors, les remaniements purement formels (modifications dans l'ordre des citations ; recours à des synonymes ; substitution d'un verbe à un substantif, etc.)⁴ sont autant de témoignages de la mauvaise conscience du plagiaire. Sans doute parvenait-il ainsi à donner le change au lecteur qui n'avait que son traité sous les yeux ;

2. *Analecta Bollandiana*, t. LXVI, 1948, pp. 91-117.

3. Ph. DELHAYE, *Deux adaptations du De Amicitia de Cicéron au XII^e siècle*, dans les *Recherches de Théologie ancienne et médiévale*, t. XV, 1948.

4. *Art. cit.*, p. 310.

il ne peut abuser longtemps celui qui peut confronter le *De amicitia christiana* avec le *De amicitia spirituali*. Aussi bien n'est-ce que pour remettre les choses au point que le P. Delhaye s'est livré à cette facile besogne. Son but était de montrer comment des penseurs du XII^e siècle essayaient de concilier la sagesse antique et le dogme chrétien. Cette étude des « relations entre la pensée chrétienne et le paganisme » est un chapitre de l'histoire de la philosophie morale.

Avec M. H. Silvestre⁵, nous faisons un pas de plus : l'examen des *loci similes* n'est plus un moyen de situer l'œuvre dans son temps et dans son milieu ; ni de déterminer ce que l'écrivain doit à ses prédécesseurs et ce qu'il tire de son propre fonds. Il s'agit de nous rendre sensible le mécanisme du labeur littéraire. Chez Renier, les réminiscences bibliques sont infiniment plus nombreuses que celles d'auteurs classiques ; l'étude en sera d'autant plus délicate ; les clercs étant littéralement nourris d'Écriture, le texte sacré se retrouve aussi bien dans des citations non-explicites, avec tous les degrés intermédiaires et toutes les possibilités de contamination. Ici, la recherche des sources va jusqu'à nous faire assister à l'élaboration de la langue de l'écrivain, et surprend le style pour ainsi dire à l'état naissant.

* * *

C'est la légitime ambition de l'histoire et de la critique littéraires de découvrir la personnalité des écrivains. Mais ce serait une illusion de croire qu'il suffit, pour y parvenir, de procéder par soustraction, et qu'après avoir dépouillé un auteur de tout ce qu'on a pu trouver d'équivalent chez ses prédécesseurs, ce qui a résisté à ce traitement *est* sa personnalité ! Irréductibles sur le plan métaphysique, l'Être et l'Avoir ne se laissent pas dissocier si aisément dans la réalité ! La méthode que nous venons de schématiser est fort sujette à caution, du fait que ce que nous tenons pour original a bien des chances de n'être tel à nos yeux que par suite des lacunes de notre information. D'autre part elle n'est que l'aspect philologique, pourrait-on dire, de la conception qui, parmi les valeurs esthétiques, accorde la prééminence

5. H. SILVESTRE, *Notes sur la « Vita Evracli » de Renier de Saint-Laurent*, dans la *Revue d'Histoire ecclésiastique*, t. XLIV, 1949, pp. 30-86.

à l'originalité. Les critiques les plus clairvoyants⁶ s'avisent aujourd'hui de l'impasse où cette idée romantique a engagé notre littérature. Elle fausse en tout cas l'optique de ceux qui étudient les littératures classiques, et plus encore, celles du moyen âge, dont les maîtres se comparaient volontiers à des nains juchés sur les épaules de géants⁷.

L'œuvre d'un Gautier de Châtillon est, à cet égard, bien significative, et les admirables éditions qu'en a données Karl Strecker ont rendu son cas particulièrement clair : on se méprendrait autant à son égard en prétendant l'aborder sans le secours de l'érudition et en ignorant délibérément ce qu'il doit à ses lectures, qu'en prétextant l'abondance des *loci similes* pour ne voir en lui que l'auteur, évidemment très doué, d'une sorte de prodigieux centon...

Pour qui considère la littérature latine du moyen âge en elle-même, et non seulement en tant que prolongement et survivance de celle de l'Antiquité, c'est bien moins la source des *loci similes* qui nous importe, que la façon dont ils ont été utilisés. Ce sont les « imitations », qui paradoxalement, vont nous fournir le donné connu à partir de quoi va se manifester la personnalité des auteurs ; et, sans doute, découvrirons-nous bien moins de talents et, à plus forte raison, de vrais tempéraments d'écrivains que de docile application à se conformer à des recettes scolaires...

Entre la naïve inadvertance de l'auteur du *Karolus magnus et Leo papa*, qui fait creuser un port à Aix-la-Chapelle en transposant inconsidérément dans son poème les expressions dont Virgile se sert pour décrire l'activité qui règne dans la Carthage de Didon, et la virtuosité avec laquelle Gautier de Châtillon et ses émules achèvent leurs strophes sur une citation d'Horace ou de Juvénal, si habilement amenée qu'on songe à la « chute » de tel sonnet du grand siècle, il y a cent gradations qu'il conviendrait d'examiner de plus près.

Maurice Wilmotte l'a fait naguère pour l'*Ecbasis captivi* en un essai⁸ assez bref et qui ne prétendait assurément pas traiter la question en détail, mais où il a pu néanmoins indiquer

6. Cfr Roger CAILLOIS, *Vocabulaire Esthétique*, pp. 49-54, Paris, 1946.

7. J. DE GHELLINCK, *Nani et gigantes*, dans l'*Archivum Latinitatis Medii Aevi (Bulletin Du Cange)*, t. XVIII, 1945, pp. 25-29.

8. *Un Centon d'Horace au X^e siècle*, dans les *Études Horatiennes, Recueil publié en l'honneur du Bimillénaire d'Horace*, pp. 255-265, Bruxelles, 1937.

la manière dont l'auteur de l'*Ecbasis* traitait ses emprunts : on sent chez lui bien moins l'imitateur tel que nous l'imaginons aujourd'hui, désireux surtout d'adapter à son propos tel tour ou telle pensée qui l'a séduit, que l'écolier⁹ — pour ce qui a trait à la composition latine, bien entendu — tout ravi de dérober à un auteur d'une latinité garantie tout ce qui pourra alléger son pensum de versificateur. Aux rapprochements que dénonce une similitude verbale suffisante, il conviendrait sans doute d'ajouter les emprunts suscités par des besoins métriques identiques : ainsi le ... *certant componere linceas* (v. 507) est sans doute un écho du *Nestor componere lites* (Hor., *Epist.*, I, 2, 10).

* * *

Cette diversité dans le traitement des sources nous devient particulièrement tangible là où il s'agit, non plus d'emprunts grapillés au hasard des souvenirs de lecture, mais d'un sujet bien défini qui a eu la chance d'être repris par plusieurs auteurs. C'est le cas pour l'histoire de Pyramus et Thisbé, dont P. Lehmann¹⁰ et M. Faral¹¹ ont édité cinq versions latines différentes.

Ovide avait traité le sujet dans ses *Métamorphoses*, et fixé à jamais les grandes lignes du conte : deux enfants s'aiment et conviennent d'un rendez-vous nocturne ; une tragique méprise fait croire à Pyrame que son amie a trouvé la mort ; il ne veut pas lui survivre. Thisbé, survenant, se tue à son tour sur le corps de Pyrame. Quelques traits achèvent de caractériser la tragique histoire : la fente dans la cloison qui sépare les deux maisons voisines, et par laquelle les deux enfants échangent leurs propos et complotent leur rendez-vous ; le voile que Thisbé laisse tomber en prenant la fuite à l'approche d'une lionne, et que le fauve souille de sa gueule ensanglantée : détails, sans doute, mais typiques, et sans lesquels

9. Cfr *Sillabicos cursus cum sim discernere tardus,*

Tempora temporibus eque coniungere cecus,... (*Ecbasis Captivi*, v. 23-24).

10. P. LEHMANN, *Pseudo-Antike Literatur des Mittelalter*, pp. 31-63, Leipzig, 1927 (*Studien der Bibliothek Warburg*, XIII).

11. Edm. FARAL, *Recherches sur les Sources latines des Contes et Romans courtois du Moyen Age*, pp. 37-56, Paris, 1913 ; du même : *Les Arts Poétiques du XII^e et du XIII^e siècle, Recherches et Documents sur la Technique littéraire du Moyen Age*, pp. 331-335. Paris, 1923 (*Bibliothèque de l'École des Hautes-Études. Sciences historiques et philologiques*, fascicule 238).

Pyrame et Thisbé ne serait qu'un conte entre mille sur le thème éternel du jeu de l'amour et de la mort.

Ici donc, les *Métamorphoses* sont à l'origine d'une tradition littéraire qui va connaître une singulière fortune ; de par son évidence même, ce fait ne nous intéresse que comme cas particulier d'un fait beaucoup plus général : l'influence exercée par Ovide sur le développement des contes et des romans courtois, que les travaux de Wilmotte et de M. Faral ont mise en pleine lumière. Considérée en elle-même, la source nous importe moins que la tradition, ou plutôt n'acquiert toute sa valeur aux yeux de l'historien que par référence à la tradition : base de comparaisons, repère à partir duquel on jugera aisément l'apport dû, sinon à l'auteur, du moins aux modes littéraires en faveur à son époque. M. Faral a déjà eu l'occasion de relever quelques-uns de ces traits¹² ; mais comme d'autres textes ont été publiés depuis, il ne sera pas inutile d'y revenir.

Notons tout d'abord l'ampleur que nos auteurs¹³ donnent à un récit qu'Ovide avait traité en 112 vers. Mathieu de Vendôme le fait en 174, Dietrich en 294, l'Anonyme A en 191, l'Anonyme B en 186 ; quant à l'Anonyme C, nous ne possédons que les 186 premiers vers de sa version ; comme cela nous mène au départ de *Thisbé*, il est à supposer que le tout comportait approximativement 400 vers. En attendant que soit possible la contre-

12. Edm. FARAL, *Recherches sur les Sources latines des Contes et Romans courtois du moyen âge*, pp. 38-39. Paris, 1913.

13. Mathieu de Vendôme.

Inc. : *Est amor amoris species et causa cruoris*, ed. ap. P. LEHMANN, *Pseudo-Antike Literatur...*, Anhang I, pp. 31-35.

Dietrich.

Inc. : *Carmina fingo, licet iam nullus carmina curet*, ed. ap. FARAL, *Recherches sur les Sources latines...*, pp. 41-50 ; ap. P. LEHMANN, *Pseudo-Antike Literatur...*, Anhang IIa, pp. 36-45.

Anonyme A.

Inc. : *Querat nemo decus in quo vult pingere cecus*, ed. ap. FARAL, *Recherches sur les sources latines*, pp. 51-56 ; ap. LEHMANN, *Pseudo-Antike Literatur...*, Anhang II b, pp. 46-51.

Anonyme B.

Inc. : *Ocia si veniunt, iam mens torpescit ab intus*, ed. ap. LEHMANN, *Pseudo-Antike Literatur...*, Anhang II c, pp. 52-63.

Anonyme C.

Inc. : *Consulte teneros non claudit tutor amantes...*, ed. ap. FARAL, *Les Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle*, pp. 331-335.

épreuve avec la version encore inédite du *Hunterian Museum* ¹⁴, qui était traitée *compendiose* ¹⁵, les amplifications que nous possédons constituent un test de choix pour l'étude des modes littéraires.

Le sujet et l'action étaient clichés une fois pour toutes. Le conte ne se prêtait plus guère qu'à des variantes de détail ¹⁶; en revanche, il offrait de trop belles possibilités pour des tirades ampoulées ¹⁷ ou subtiles ¹⁸. Le moyen âge y a apporté les méthodes d'amplification préconisées par les *Artes* : portraits physiques ¹⁹ ou moraux ²⁰ des héros, *descriptio loci amœni* ²¹, sans parler des

14. Inc. : *A cunis mens una duos amor unus utrumque...* (70 vers) Cfr FARAL, *Les Arts poétiques du XII^e et du XIII^e siècle*, p. 10.

15. Un curieux exemple de ces exercices d'amplification et de condensation nous est offert par la fable *De Aquila et Testudine*, du *Novus Avianus* d'Alexandre Neckam, successivement exposée *copiose* (32 vers), *compendiose* (10 vers) et *succincte* (4 vers). Cfr HERVIEUX, *Les Fabulistes latins*, 2^e éd., t. III, pp. 463-464, Paris, 1893-99.

16. Les plus notables — encore n'affectent-elles point le déroulement de l'action — sont celles que l'on relève dans les documents iconographiques réunis par Lehmann (*op. cit.*, pll. I-VI) : Thisbé s'y met à l'abri sur la fourche d'un arbre ; Ovide, suivi par nos textes latins, avait écrit « *in antrum* » (*Met.*, IV, 100) ; la modification a-t-elle été dictée par les nécessités de la traduction plastique ? Une raison du même ordre a pu inspirer les représentations qui nous montrent Pyrame tuant la lionne ; à moins que ce n'ait été pour donner satisfaction au naïf sentiment de justice qui veut que la lionne, cause de tout le mal, reçoive son châtement.

17. Lamentations de Pyrame (Dietrich, v. 168-184 ; Anonyme B, v. 302-317), de Thisbé (Dietrich, vv. 219-232, 238-244, 247-264 ; Anonyme B, vv. 372-382, 387-415).

18. Imprécations adressées à la cloison (Anonyme A, v. 32-36 ; Anonyme B, v. 151-160, etc. ; Anonyme C, 133-148). Cfr aussi les subtilités accumulées par Mathieu de Vendôme sur le motif *duo sunt nec sunt duo...* (v. 3-10).

19. Portrait de Thisbé (Anonyme B, v. 56-73 ; Anonyme C, v. 11-56).

20. Énumération des vertus de Pyrame (Anonyme B, v. 25-47 ; Anonyme C, v. 57-64).

21. Les vers de l'Anonyme B (189-196) et de l'Anonyme C (165-170), avec leur répartition, là tripartite, ici quadripartite des agréments du site rappellent ceux de Pierre Riga (*Versus de Sancta Suzanna*, ap. Migne, P. L., CLXXI, 1289). Notons à propos du texte de B :

*purus et clivis fons stabat deprope, cuius
in fundo motu ludit arena levi.
Intus nec steterant rura nec canna palustris
extra cinctus erat cespite gramineo*

que le (?) dont Lehmann, dans son appareil critique, a cru devoir faire suivre *rura* ne se justifie pas. Il ne s'agit pas du pluriel de *rus* : quelle que soit la maladresse de l'auteur, elle n'irait pas jusqu'à spécifier qu'il n'y a point de vastes campagnes dans l'enclos qui entoure le tombeau de Ninus ! *Rura* est simplement

« ornements » et des figures de style que l'on rencontre à chaque vers.

Quant à la personnalité des auteurs, elle se révèle surtout, il faut en convenir, par leurs maladresses. A de multiples indices, on devine des apprentis, pour qui la composition est un pensum, et qui allongent leur copie avec des hors-d'œuvre : prologue ²², épilogue moralisant ²³, lieux communs sur la mort ²⁴, etc. L'Anonyme B se montre particulièrement maladroit. Visiblement, il n'a rien compris au sujet, dont la gratuité poétique heurte à tout instant son terre-à-terre bon sens. Il multiplie les détails oiseux : met six vers (284 sqq.) à expliquer qu'il ignore la raison pour laquelle Pyrame s'est trouvé le second au rendez-vous ! s'attache à rendre plausible une circonstance qui lui a paru invraisemblable : Thisbé, en se rendant nuitamment au tombeau de Ninus, n'aurait-elle pas dû trouver les portes de la ville fermées ? (v. 225-233). On notera enfin qu'il est le seul à reprendre (v. 330-331) à Ovide (*Met.*, IV, 122-124) la prosaïque comparaison de la fuite d'un tuyau de plomb pour expliquer — c'est sa constante préoccupation — comment le sang de Pyrame avait pu jaillir assez haut pour atteindre les baies du mûrier !

Ainsi, là-même où il y a nette filiation, voyons-nous dans les sources moins l'explication dernière de nos textes que la référence qui nous aidera à mieux en percevoir les particularités.

* * *

Plus remarquables encore sont les cas où la tradition littéraire ne peut se recommander ni d'un auteur fameux, ni du prestige des fables antiques, ni de l'attrait qu'exerce un Orient de légende : nous allons la voir transmettre à travers les siècles un motif très mince, et qui n'a jamais trouvé — comme aurait pu le faire un proverbe, par exemple, — une frappe définitive, ou même simplement une formulation particulièrement heureuse.

la latinisation de l'all. *Rohre* = *arundo*, synonyme donc de *canna palustris*. Sur le topique du *locus amœnus*, on consultera Ernest-Robert CURTIUS, *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, Bern, 1948, ch. 10, *Die Ideallandschaft*, et spécialement le § 6, *Der Lustort*, p. 200.

22. Dietrich (v. 1-38) ; Anonyme B (v. 1-14).

23. Anonyme B (v. 427-449).

24. Dietrich (v. 279-290).

Le premier exemple de poésie animale²⁵ que nous offre le moyen âge est la pièce qui a été imprimée parmi les œuvres de Paul Diacre²⁶ : elle reprend le thème du lion malade, déjà traité par Phèdre et ses émules, mais qui reçoit ici sa forme définitive : autour du roi des animaux, tous ses sujets ont été réunis, avec mandat de trouver un remède efficace. Seul, le renard manque à l'appel ; c'est l'occasion, pour ceux qui ont été victimes de ses tours, de le perdre dans l'esprit du lion ; l'ours n'y manque pas. Le renard paraît enfin, invoquant comme excuse le long voyage qu'il vient de faire pour consulter un médecin renommé. Le traitement qu'il préconise est bien simple :

57. *Ursino si te possum circumdare tergo,
Non mora, languor abit sanaque vita redit.*

Le texte ne dit pas qu'il s'agit de la peau d'un animal fraîchement écorché ; mais on doit le comprendre ainsi, puisque, sur-le-champ, l'ours est dépouillé de sa peau ; et tandis que le lion recouvre la santé, la victime du renard doit encore endurer ses railleries :

63. *At cum post ursum vulpis sic corpore nudum
viderat, haec laetis dicta refert animis :*
65. *Quis dedit, urse pater, capite hanc gestare tiaram,
et manicas vestris quis dedit has manibus ?*

Les siècles passent. *L'Ecbasis Captivi* (du XI^e, semble-t-il, plutôt que du X^e siècle²⁷, mais cela importe peu à notre propos), maladroite encore et pleine d'allusions que nous ne saisissons plus, est une première ébauche d'épopée animale : on y trouve déjà quelques-uns des personnages et des épisodes auxquels les

25. Nous ne ferons pas ici de distinction entre *fable animale* et *épopée animale* ; d'un côté, le récit est subordonné à des fins didactiques et moralisantes ; de l'autre, les animaux sont traités comme les personnages d'une comédie écrite pour notre divertissement. On verra que le motif dont nous parlons passe indifféremment d'un genre à l'autre.

26. Ed. DÜMMLER, *M. G. H., Poetae aevi Karolini*, I, pp. 62-64. VON WINTERFELD (*Neues Archiv*, t. XXIX, pp. 468-471) a voulu y voir une œuvre de Notker de Saint-Gall, mais n'a pas réussi à emporter la conviction. Dom André WILMART, *Bibliothecae Apostolicae Vaticanae... Codices Reginenses Latini*, t. II, Biblioteca Vaticana, 1945 (Cod. 421) confirme la date (saec. IX-X) du fol. 28-28^v provenant, selon toute apparence, de Saint-Gall et qui contient la première partie de notre pièce.

27. Cfr Carl ERDMANN, *Konrad II. und Heinrich III. in der Ecbasis Captivi*, *Deutsches Archiv*, IV, 1941, pp. 382-393.

œuvres ultérieures achèveront de donner tout leur relief. Dans celui du lion malade, qui fait partie du récit (*Innenfabel*, vv. 392-1097) qui coupe l'action proprement dite, l'écorché, cette fois, est le loup, et c'est l'ours qui est chargé, avec l'aide des lynx, de la barbare opération. On n'y ajoute pas, toutefois, la cruauté des plaisanteuses.

Nous retrouvons, une fois de plus, l'épisode du lion malade et de l'assemblée des animaux dans l'*Ysengrimus*. Il s'est ici considérablement développé : les interventions les divers animaux se multiplient, les répliques s'entre-croisent, les discours se succèdent. Mais, en gros, le scénario est toujours le même :

Cédant enfin aux prières et aux objurgations, Renard, comme à regret, consent à lâcher le secret du remède qui doit guérir le roi (III, 47) ; ce n'est pourtant qu'au v. 950 que l'on passe à l'exécution. L'opération nous est rapportée en détail, et la férocité des animaux, même des plus pacifiques, trouve dans l'affreux spectacle qui leur est offert une espèce d'excitant. Ne chicanons pas Nivard de s'être étendu complaisamment sur cet épisode ! la brièveté, d'ailleurs, n'était pas son fait, et il faut mettre au compte des mœurs du temps l'attrait qu'exerçaient sur l'humanité d'alors des spectacles dont l'horreur révolte notre sensibilité. Littérairement parlant, la plaisanterie qui se prolonge sur quelque deux cents vers (951-1164) ne réussit pas à trouver le trait qui fait balle. Elle hésite entre deux motifs : celui qui fait de l'écorché un prélat (cfr vv. 997-1001 ; 1131) ; or, le comique de cette métaphore est d'autant moins sensible qu'*Ysengrin*, dès le début du poème, est paré de titres ecclésiastiques : *monachus*, *abbas*, *pontifex*...²⁸ ; ailleurs, le loup est un courtisan impudent qui, osant comparaître devant le roi en habit de pourpre, commet un crime de lèse-majesté²⁹. Pour finir, ce n'est plus qu'un pauvre diable, à qui l'on promet de rendre sa peau dès que le roi n'en aura plus besoin, et qui s'en va, piteusement, sous des quolibets que l'on s'étonne de trouver, à l'issue d'une scène aussi cruelle, vraiment dépourvus de mordant :

1175. « *Eia nunc commendatus, nunc dulcis amice,
Nunc commendatus, dulcis amice, deo !* »
*Respondet nichil ille salutantesque relinquens,
Hospitium tamquam non placuisset, abiit.*

28. Cfr le relevé de VOIGT, *Einleitung*, pp. LXXIV-LXXV, note.

29. Vv. 1025-1065.

La maladresse même avec laquelle Nivard a utilisé ce motif nous inclinerait à croire qu'il le tenait d'une tradition — orale ? — assez vivace pour qu'il n'ait pas cru pouvoir la négliger, mais qui, diluée dans le récit, a été pour lui une gêne plutôt qu'un appoint.

Nous allons d'ailleurs le retrouver bientôt dans des œuvres en langue vulgaire ; le *Reynaert* flamand ³⁰ aussi bien que le *Roman de Renart* ³¹, mais cette fois ajusté à un nouvel épisode. Ici, comme dans le poème du manuscrit de Saint-Gall, les lazzi du renard s'adressent à l'ours ; dans des circonstances totalement différentes, cependant : pour s'emparer du miel qui se trouve dans le creux d'un vieil arbre, Brun a poussé sa tête et ses pattes de devant dans l'ouverture ; Renart s'empresse d'enlever le coin qui la maintenait béante ; le malheureux ours, pris au piège, ne parvient à se dégager à l'approche des villageois qu'en y laissant une partie de sa peau ; Renart alors de le moquer :

714. « *De quele ordre volez vos estre
qui rouge chaperon avez ?* »

937. « *Siere priester, dieu vo saut !
Kende Reynaert, den rybaut ?
Wildine scauwen, so sietene hier,
Den roden scalc, den pellen ghiev... etc.*

Un peu avant 1280, un certain Baldwinus traduisait en latin le *Reynaert* ³² ; pour ne pas quitter le domaine de la littérature latine, c'est sa version que nous allons citer :

392. *Egrum dum videt hunc et vulnere multa gerentem,
Ylia pulsantem, iam videt ista libens*

Dicit : « Presul, ave ! Reynardus adest, tuus ille

395. *Hostis et invisus, quem modo cerne precor !*

Quis barbam rasit et tonsuram tibi talem

Quis dedit ? hic leva transit ab aure caput.

Abbas aut prior es ? tonsura probat tua talis,

Namque tuum decorat magna corona caput ;

400. *Atque chirotecas hirsutas exposuisti*

Quod manibus nudis, estimo, sacra colas ».

30. Nous avons utilisé l'édition classique de P. DE KEYSER, *Van den Vos Reynaerde*, Antwerpen, 1943.

31. *Le Roman de Renart*, Première branche, éd. MARIO ROQUES, Paris, 1948 (*Les classiques français du Moyen Age*).

32. *Reynardus Vulpes, poema ante annum 1280 a quodam BALDWINO e lingua teutonica translatum... recudi curavit M. A. F. G. CAMPBELL, Hagae Comitum, 1859.*

La raillerie est toujours au fond la même : l'aspect de la victime suggère la comparaison avec un homme d'église. La persistance du motif est d'autant plus remarquable que les données du récit sont assez différentes. Après avoir fourni sa peau au lion, il ne restait au loup qu'un bonnet et des gants ; Brun, au contraire, à la suite de sa mésaventure, a perdu la peau de sa tête et de ses pattes : il y a donc manifestement une volonté de faire ressortir, moyennant quelques retouches, un trait d'un comique éprouvé³³.

Nous allons le retrouver d'ailleurs, à la fin du moyen âge, dans l'abondante floraison des fables ésopiques, rajeunie par des apports nouveaux et accommodée, comme les *exempla*, avec lesquels elles ont d'ailleurs tant de rameaux communs, à des fins édifiantes. La tradition s'est fixée, et c'est désormais toujours sur les plaies saignantes du loup que Renard va répandre le sel de ses sarcasmes.

*Eiectus autem Lupus inter muscas et cynifes et vespas multas ab illis patitur persecuciones. Affuit tunc Vulpecula, et in talem vocem erupit : « Magni regis maximus consiliarius quam honeste in pilleo castorino et in calceis lutrinis incedit ! »*³⁴

Dimissus tandem a regis satellitibus, Ysengrinus cum in silvas fugeret sine pelle, sequens eum Renardus a longe clamitabat :

*« O beati regis consilarii, qui sic purpuram induunt et scarletam ! Sed, quia absentem proximum lingue aculeo pupugisti, patere nunc culicum stimulos et vesparum ! »*³⁵

Musce autem et vespe et crabrones ceperunt comedere carnes eius et aculeis stimulare. Cum autem velociter fugeret, vulpes stans in alta rupe

33. Notre motif apparaît encore chez Eudes de Cheriton (*Fab. XX*), puis, par filiation directe, chez Jean de Sheppey, et — preuve de sa vitalité — dans un contexte tout différent. Il s'agit de la fable du loup et du renard chassant en compagnie du lion (ap. HERVIEUX, *Les Fabulistes latins*, t. IV, 1896, pp. 193 et 418) : le lion, mécontent de la façon dont le loup a suggéré de répartir le butin vient, littéralement, de le scalper d'un coup de griffe. Plus habile, le renard procède en parfait courtisan ; et comme le lion, charmé, lui demande qui lui a appris à faire de si judicieux partages : — « Domine, ille rubeus capell[an]us socii mei, demonstrato capite excoriato. »

34. *Romuli Anglici cunctis exortae fabulae LIX, ex Bibliothecae Burgundicae codice Ms. lat. 536, saec. XV* [= VAN DEN GHEYN, *Catalogue des Manuscrits de la Bibliothèque royale de Belgique*, t. I, Bruxelles, 1901, n° 131], ap. HERVIEUX, *Les Fabulistes latins*, 2^e éd., t. II, pp. 604-605, Paris.

35. *Romuli Anglici nonnullis exortae fabulae, XXI, ex Gallicae Nationis Bibliothecae codice Ms. lat. 347 C (saec. XIV ; cfr Ph. LAUER, Bibliothèque Nationale, Catalogue général des Manuscrits latins, t. I, Paris, 1939), ap. HERVIEUX, op. cit., II, pp. 561-562.*

*clamabat cum risu : « Quis es tu qui pergis deorsum per pratum, gantos in manibus et capellum in capite gestans ? »*³⁶

*Sed medicinam docuit efficacem de corio Lupi curti posito super ventrem, si excoriaretur vivus et poneretur calidum, corio in pedibus Lupi et in capite remanente. Leo autem fecit de Lupo ; et Vulpis, stans in occultum et videns Lupum excoriatum sic incedentem, clamavit : « Quis est iste valetus habens cherothecas in manibus et sertum in capite ? »*³⁷

La diversité même de l'expression, la variété des détails ne font que souligner davantage la permanence du motif fondamental, qui répond sans nul doute à la permanence du goût des lecteurs³⁸. Élément dont l'importance apparaît d'autant mieux ici qu'il s'agit d'une tradition « ouverte »³⁹, et que les textes dont nous disposons ne permettent pas de faire intervenir la notion de source. Mais là-même où, comme pour le conte de *Pyramus et Thisbé*, on se trouve en présence d'une tradition « fermée », l'étude des sources — et personne ne songera à sous-estimer l'importance des filiations qu'elle permet d'établir — ne parvient pas à l'appréhender dans sa vivante réalité.

36. *Monachii Romuleae et extravagantes Fabulae XXXVa, secundum Bibliothecae regiae Monacensis codicem ms. latinum 5337* [saec. XV] editum, ap. HERVIEUX, *op. cit.*, II, pp. 282-83.

37. *Bernae Romuleae et diversae fabulae XXIIIa, ex Bernensi bibliothecae codice ms. 679* [saec. XIII-XIV] in lucem prolatae, ap. HERVIEUX, *op. cit.*, II, pp. 308-309.

38. L'importance de ce facteur a été mise récemment en lumière dans l'article de P. DE GAFFIER D'HESTROY, *L'hagiographie et son public au XI^e siècle, Miscellanea historica in honorem Leonis van der Essen*, t. I, pp. 135-166. Louvain, 1947.

39. Nous avons cru pouvoir user ici de la terminologie des linguistes, qui opposent langue « fermée », c.-à-d. fixée, et langue « ouverte », c.-à-d. plastique et formée au gré des usagers.